

LE CHARME DE LA BOURGEOISIE

Les Français ne sont pas seulement des porteurs de bérets basques, des mangeurs de baguette vivant soit à Paris soit dans des petites villes qui sentent bon la province. Il existe encore des familles de la grande bourgeoisie qui évoquent le 19^e siècle. Regardons du côté de Versailles, cité résidentielle aux portes de Paris. Aujourd'hui comme hier, les classes dirigeantes en sont la noblesse, l'armée et l'Eglise. La famille dont nous allons faire la connaissance ici est typique de la ville : Madame est issue de la petite noblesse, Monsieur sort de la Marine qu'il a quittée pour se marier. Trop d'absences auraient été incompatibles avec la vie de famille : il trouva donc mieux dans un ministère de la capitale.

Qui dit famille, dit enfants. Monsieur et Madame s'attelèrent donc rapidement à cette noble tâche, et, à 35 ans, en avaient déjà fait cinq.

Cet été-là, Madame se trouvait justement au 4^e mois de sa 6^e grossesse. La descendance allait donc sûrement être un peu à l'étroit, car la maison n'avait que 400 mètres carrés au sol, et ni la terrasse ni le parc n'étaient immenses.

Deux jeunes filles au pair irlandaises assuraient le ménage, accompagnaient les enfants à l'école, habillaient les petits, donnaient les biberons aux bébés. Chaque été, l'une des deux partaient, remplacée par une nouvelle : c'était la filière irlandaise, organisée par la famille de Madame qui savait pourquoi : les Irlandaises sont propres, travailleuses et on n'a jamais d'histoires avec elles. Pas comme les Portugaises et les Espagnoles. Quant aux Suédoises, on en était revenu. En juillet, Monsieur et Madame prenaient régulièrement un hôte payant pour faire plaisir à Monsieur le Maire de la bonne ville de Versailles. N'avait-il pas eu le bon goût d'épargner aux Versaillais la vulgarité des masses estudiantines pendant l'année, et d'avoir créé une université d'été distinguée, réservée aux étrangers cultivés et aux intellectuels français s'intéressant au Grand Siècle ?

C'est d'ailleurs une étudiante étrangère qui eut le loisir d'observer les mœurs de ces Français bien étranges, ma

foi.

Monsieur était debout à 6 heures, faisait sa toilette et prenait son petit déjeuner. Puis il mettait 2 biberons dans le micro-ondes et préparait le petit-déjeuner de sa nichée. Celui de son épouse était servi sur un plateau qu'il lui plaçait délicatement sur le lit. Après un bref baiser d'adieu, Monsieur montait dans sa Renault 25 et partait pour Paris. Depuis son mariage, il « était aux Finances ». Les enfants repus débarrassaient la table sous la surveillance nonchalante des Irlandaises. Les deux grands qui étaient chez les scouts portaient de préférence des vêtements à dominante bleu marine. Les trois petites filles, elles, habillées en poupées, jouaient ou babillaient tandis que les aînés quittaient la maison pour l'école ou le patronage.

A 10 heures enfin avait lieu le lever de Madame : elle enfilait un déshabillé puis allait sur la terrasse où elle feuilletait distraitement des magazines : « Jours de France » ou « Figaro Madame ». Parfois elle cornait une page ou mettait une croix à côté d'un objet pour que Monsieur le lui achète. Disons en passant que Madame, comme toutes ses amies, était une collectionneuse et pour ne rien vous cacher, elle collectionnait les canards. Ces gentilles bêtes que Monsieur lui rapportait sous toutes les formes imaginables : en cendrier, en pied de lampe, en vase, en corbeille à pain, en bois laqué, en tissu, en osier, en verre, etc..., etc... Elle avait même, dans son salon, un superbe colvert peint à l'huile et encadré de doré. Vers 11 heures, Madame partait pour Paris. Elle y rencontrait régulièrement ses amies, déjeunait avec elles chez Angelina, rue de Rivoli, et papotait de tout et de rien, des enfants qui poussaient bien, ou de la nouvelle collection de porcelaine de Limoges.

Madame rentrait pour 4 heures, épuisée par ce train où il faisait si chaud et où la promiscuité était insupportable, avec tous ces touristes entichés de Versailles. Ces gens vulgaires de toutes les couleurs, ces Japonais qui piaillaient, ces Américains qui bousculaient ; ces porteurs de devises qu'il fallait bien sup-

porter.

Madame s'allongeait donc jusqu'à 6 heures, moment où, ponctuel comme une horloge électrique, Monsieur lui téléphonait pour lui donner le programme de la soirée : cocktail au Crillon, dîner chez des amis, théâtre, musique de chambre, conférence... événement pour lequel Madame se faisait belle et attendait que Monsieur passe la prendre.

Quand Monsieur n'avait rien à proposer à Madame, les heureux parents dînaient avec leur progéniture. Les Irlandaises - qui ne sont pas obligatoirement des cordons bleus - proposaient le plus souvent des surgelés que Monsieur avait rapporté d'Intermarché le samedi précédent, avec toutes les autres provisions de bouche ou de ménage. D'ailleurs, en été, Madame interdisait qu'on achetât de la viande fraîche, car elle ne faisait pas confiance aux boucheries de Versailles, avec cette chaleur !

Mais l'année scolaire se terminant, une Irlandaise fit ses bagages et rentra au bercail. La deuxième par contre accompagna Madame et les enfants, que Monsieur conduisit à Belle-Île-en-Mer, dans la maison familiale.

Monsieur revint travailler à Paris et prit de nouvelles habitudes à Versailles : il entreprit le grand nettoyage de la maison. C'est vrai que les marins savent briquer les ponts et les coursives. La preuve : Monsieur nettoya la maison comme un bateau. Il dépoussiéra, lava, frotta et récura sous les yeux de l'hôte payante édifiée. Fin juillet, Monsieur partit aussi en vacances pour se consacrer à nouveau aux siens et apporter mieux que jamais le petit déjeuner au lit à son épouse. La répartition des rôles et le partage des tâches étant, sans aucun doute, les conditions du bonheur.

Nicole Jeanneton-Marino
Années 1990